

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL... Rédacteur en chef
GNAFRON... Caissier.
MADELON... Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouailler et gouailler; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPOTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU... Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE... id.
JÉRÔME... id.

Pour être admis à faire des armes dans l'armée de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

VINGT-DEUXIÈME

AUX GONES DE LYON

P'pa qu'Embaume!...

Ah! pardon, z'enfants, si je vous fais z'excuse, mais faut que je détrancanne un coup de blague avec mon imprimeur que me fait bigrement faute tant que je poye plus me dépatrouiller des colonnes de mon journal que m'embarlificotent la comprenelette. Je m'en vas l'y repasser le grelot de mes tarabustements, après ça si y me reste un brin de souffle dans l'estôme je vous sifflerai quelques racontages; mais après lui si y en reste.

P'pa qu'Embaume!... Ah! p'pa qu'Embaume!... Ohé! disez donc... m'entendez-vous? Vous n'avez pas encore fini vos trois mois, depuis le temps, non d'un rat! Vous êtes pourtant pas catolle et vous abattez ben joliment la besogne quand vous n'y êtes... Allons, patet, dépêchez-vous donc. Est-ce qu'y faut quinze jours pour faire trois mois?

C'est que que je sis joliment embêté depuis que vous m'avez planché avec ces farceurs de rédacteurs. Y m'en font voir de vertes, les gaillards, y me sigognent à hue et à dia que je n'en suis tout bête, quoi? Y disaient aussi tous qu'y sont les maitres et pis que je sis rien

qu'une vieille croûte quand je veux leur z'y faire de z'observations. Gn'y a ce grand gognant de Wilhelm Girl, vous savez ben, cui-là que fourre, tous les soirs, ses cheveux dans des tyaux de pipe pour les faire friser; eh ben! j'ai voulu l'y dire l'autre jour, qu'y n'était pas rien allé aux antipodes et que c'était des frimes tout ça qu'y disait. Alors, le vela que me vient dessus: Repetez y donc qu'y me dit; moi, pas capon je lui réplique qu'y n'en n'a menti et qu'y n'est rien qu'un marchand de paroles à deux liards le pot. La dessus y me reluque avec de z'œils verts comme un chat que liche de beurre, y me fait le poing, j'empogne ma tavelle: y a matière à procès qu'y me gueule et y fiche son camp, le brave. Gn'y a aussi la Vergette que me marche toujours sur les agassins et pis le petit Claque-Posse, que me fait la gniaque par darrier, et c'te espèce de faigniant de Jérôme que fait rien de tout depuis deux mois, pace qu'y dit que c'est pas à son tour et que ça n'empêche pas qu'y trouve ben que c'est son tour pour baffrer les rôties de fromage fort que je l'y paye. La Madelon bave comme une merluiche et quant à Gnafron ça l'a tant émué tout ça qu'y nous est arrivé de misères que de désespoir y s'est acoquiné avec une grande beaujolaise... de vin de Brindas et qu'y n'en dérappe plus.

Me vela propre avec des gones de c'te force; avec ça qu'y se mêlent de me faire de moralisances et de me gouverner. Y se mettent tous après ça que je fait, y m'écorchent mon français qu'y ça plus ni cul ni tête, y me pétafinent tout mes ar-

ticles, y me les pitrogne, y me les mettent sans devant dimanche que je m'y reconnais plus. Vous avez ben vu dans le darnier mimero qu'y m'avient raccourci ça que j'avais griffonné que ça n'en donnait d'air à une canante qu'a frippé sa crinoline.

Ah! que je n'ai donc de trimbalations!

Heureusement que je n'ai mon concours, vous savez ben, mes gones, ce fameux concours que devra faire la racontance de toutes ces feuilles de chou que sont venues au jour dans notre bonne ville depuis 48. Y gn'en a que c'est un vrai beurre quoi et pis des histoires chenues à raconter sur elles et leurs rédacteurs; si on me laissait faire, moi, je pourrais ben vous en japper pendant longtemps, mais vous comprenez ben que je serais un cavet par trop cancorne, si je n'allais vous flanquer un prix et pis que ce soye moi que m'arrape; non mes gones chéris je sis honnête, je sis lyonnais quoi, un lyonnais de la vieille ville, un enfant du sabre, un p'tit de l'homme de la Roche. Soyez calmes z'enfants que je ferai comme je l'y ai dit et la semaine que vient, je vous dégoiserais comment que cette idée m'est venue.

A dimanche donc mes petits chérubins.

Votre n'ami.

GUIGNOL.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMES LYONNAIS

Minuscule.

Petite tête, petit esprit, petit corps, petit bon sens, petits bras, petites jambes, petite instruction, tout est petit chez Minuscule, qui cherche en vain à rééditer à son profit le dicton populaire qui veut que dans les petites boîtes soient les bons onguents.

Il a tout épuisé pour se grandir et s'épaissir: les chapeaux les plus hauts, les talons les plus gigantesques ne lui suffisent plus depuis longtemps; il met des jeux de cartes dans ses bottes et cherche à grossir son mince filet de voix. Il voudrait qu'on le prit pour un homme.

Méchant comme la gale, il cherche à se venger de la nature en raillant du mieux qu'il peut les personnages qu'il connaît et qui jouissent d'une stature avouable; mais alors son petit esprit lui joue le mauvais tour de ne pas être à la hauteur de sa méchanceté, et il est hâfoué après avoir été l'agresseur.

Minuscule est furieux de n'avoir pas de succès auprès des femmes: il leur fait des promesses insensées pour racheter son extérieur, et il voudrait bien grimper sur une pile d'écus pour se grandir en leur parlant.

Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, il n'en produira pas moins, toute sa vie, l'effet assez grotesque d'un homme un peu sot, vu à trente pas, par le petit bout d'une lorgnette.

Majuscule.

Majuscule est au physique l'opposé le plus complet du petit bonhomme que nous venons de dépeindre: chez lui tout est grand, grand bras, grandes mains, grand nez, grandes jambes, grands pieds, grandes dents, grande sottise; c'est un grand animal au grand complet.

Il a des poses dans la rue qui témoignent d'une naïveté adorable: il se campe dans un coin, contre un arbre ou contre une des colonnes du Grand-Théâtre, et là il promène sur la foule son regard de crapaud qui a la colique, en ayant l'air de dire: Voyez, je suis un bel homme.

De nombreuses déceptions dans sa carrière galante lui ont malheureusement appris que sa grandeur ne lui suffisait pas pour réussir; aussi il s'étudie à passer aujourd'hui pour une créature aimable et bien élevée.

L'âne de Lafontaine qui jouait de la flûte devait être bien drôle à voir, mais pas tant que Majuscule mettant ses grands gants à ses grands doigts et fourrant son grand nez dans l'oreille d'une cocotte pour lui ussurrer de douces paroles d'amour.

Majuscule, qui allait autrefois dans le monde, a été obligé de renoncer à cette distraction par suite de la persistance invincible que mettaient les gens invités avec lui à le prendre pour un domestique et à lui confier leur pardessus et leurs gibus.

Il est de fait que si jamais erreur a été pardonnable, c'est bien celle-là; et l'on m'a raconté, sous le sceau du secret, qu'un vaniteux lyonnais n'avait consenti à le fréquenter qu'afin de faire croire aux gens qui ne le connaissaient pas qu'il avait les moyens d'entretenir un domestique male.

Retourne donc chez toi, grand benêt, qui n'a pas encore vu que tu n'étais bon à rien qu'à servir de jouet à ceux qui te connaissent.

CLAUQUE-POSSE.

GUIGNOL EN COLERE

Notre héros et son compère Gnafron se trouvent dans une des plus belles rues de Lyon. En ce moment le soleil jette un voile d'or fluide sur cette vaillante cité. Guignol subit l'influence de l'astre qui vivifie les êtres; il se dilate, respire à pleins poumons, sent une lyre, comme disaient les vieux, qui chante dans son cœur. En ce cas, il faudrait peu de chose pour le rendre poète; mais, la nature ayant des lois inflexibles, notre triqueur ne pousse qu'une note poétique et recommence à faire le moulinet devant une maison dont le propriétaire ne lui est pas sympathique.

GUIGNOL.

Qu'il est beau mon Lyon depuis qu'il fait peau neuve !...

GNAFRON.

Bigre ! ce jeu de mot charmerait une veuve
Désirant que l'amour revienne au colombier !
(A part)

Je pille Lafontaine.

GUIGNOL, qui ne l'a pas écouté.

Il sort de son boubrier
En rejetant au loin miasmes et pourriture.
Ma belle ville enceinte élargit sa ceinture !
Cette mère féconde accouche de maisons
Qui lui font reculer ses brumeux horizons.
J'aime à la voir couchée entre ses deux rivières,
Ainsi qu'une déesse, aux poses mâles, fières,
Qui regarde Paris et lui cligne des yeux
En disant : Finis-donc ! tu n'es qu'un orgueilleux !
Je suis ta sœur aînée, une vieille Gauloise
Qui sait bien, mon chéri, que tu sors de Pontoise !
Je reçois avant toi les baisers du soleil
Et les oiseaux des cieus chantent à mon réveil !

GNAFRON, lui frappant sur l'épaule.

Ca, vas-tu rêvasser comme une huitre qui baille ?

GUIGNOL.

L'huitre ne rêve pas, idiot; je travaille !

GNAFRON.

A quoi travailles-tu ?

GUIGNOL.

Vois-tu cette maison
Si riche de sculpture en pleine floraison ?

GNAFRON.

C'est un joli morceau de pierres entassées
Sur lesquelles j'attends voir jaillir tes pensées
Comme l'eau du pompier. Dis que je parle mal !
Ose donc me traiter de stupide animal.

GUIGNOL.

Celui qui fit bâtir cette maison princière
Epousa, jeune encore, une vieille sorcière ;
Il n'avait pas le sou, vivait de ce métier
Que l'on ne nomme pas et qui vous fait rentier.
Garçon d'un gynécée où courait la crapule,
Il était obligé d'avoir des poings d'Hercule ;
Bête et fort, ne craignant ni diable ni bon Dieu,
Le vaurien épousa la matrone du lieu.
Madame le nommait : Huitre, crétin, ivrogne,
Et Monsieur l'appelait : Gothon, Margot, Carrogne.
C'était un beau ménage, un ménage assorti,
Lequel, heureusement, n'eut pas un ouistiti ;
Pour économiser draps, couches, autres linges,
Ces deux magots pelés n'eussent fait que des singes.
Maintenant il est veuf, et c'est charmant pour lui ;
En complet égoïste, il jouit aujourd'hui
Des biens qu'ils ont à deux volés dans l'exercice
De l'état qui consiste à remuer le vice !
Avec breloques d'or et la fierté d'un paon,
Sans connaître le grec, il se croit le dieu Pan.
Autrefois il avait au haut de la Croix-Rousse
Une de ces maisons où la misère pousse
Et fait pousser aussi comme des champignons
Des enfants qui feront de braves compagnons.

Voyou parti d'en bas et d'un bas caractère,
Il était intraitable avec le locataire ;
Tous ceux qui n'avaient pas l'argent de leur loyer
Se voyaient sans pitié dépouiller, renvoyer ;
Il riait de leurs pleurs, les mettait sur la paille,
Et, se croyant honnête, il les nommait canaille !
Que le mal qu'il a fait un jour lui soit compté ;
Sa peau d'homme contient plus d'une lâcheté
Et plus d'une infamie... Il a commis des crimes !...
Son absence de cœur a fait quatre victimes !...

GNAFRON.

Et l'on ne l'a pas mis pour la vie en prison ?

GUIGNOL.

Mais non, puisqu'il a fait bâtir cette maison...
Malheur à qui sourit devant l'homme qui pleure,
Car le bain moral s'institute à cette heure,
Et pas un criminel, eut-il des monceaux d'or,
Ne fuira le regard qui veille quand on dort !...
Ecoute ça, Gnafron.

GNAFRON.

Tu deviens dramatique !

En t'écoutant je sens des frissons à ma trique ;
On dirait qu'elle veut arpenter le chemin
Pour frapper ce gueux-là sans être dans ma main.

GUIGNOL.

Il était une fois un père de famille,
Cordonnier, veuf, ayant deux garçons, une fille.
Il logeait sous les toits de la propriété
Du gredin dont je parle. Hélas ! la pauvreté
Rendait triste le nid qui n'avait plus de mère,
Où Dieu voyait tomber plus d'une larme amère !
Qui saura les douleurs qu'étouffait ce vieux toit :
Les petits, en haillons, avaient faim, avaient froid.
Le travail était rare et son produit aride ;
Par surcroît de malheur, décembre était rigide,
Et le père cachait des sanglots étouffants
En pressant dans ses bras ses trois petits enfants.
Il fallait déloger, les pieds nus, en guenilles,
Par ce temps rigoureux où les riches familles
Chauffent leurs pieds douilletts devant un grand foyer :
On n'avait pas le sou pour payer le loyer.
Il savait tout cela, cet ex-voyou faussaire !
Il connaissait à fond cette noble misère.
Pendant que les marmots geignaient sur des grabats,
Le père était forcé de se croiser les bras,
Le travail lui manquait : ce vieil enfant du Rhône
N'osait pas aller tendre une main à l'aumône.
Il prend donc un parti terrible et décisif ;
Il allume un réchaud !... et le gaz corrosif,
Effaçant des carreaux les guipures de givre,
Hélas ! fait quatre morts ne demandant qu'à vivre !
Ne croyez pas au moins que c'étaient des païens ;
Ah ! non ! c'étaient bien là quatre cœurs de chrétiens ;
Avant d'aller l'ouvrir dans les cieus leurs paupières,
Le père et les enfants avaient fait des prières....
Aucun n'en peut douter, — ça nous fit pleurer tous, —
Puisque le pauvre père était mort à genoux !...

(Après s'être essuyé les yeux et le front.)

La charité défend de honnir son semblable...
Et cependant cet homme est un grand misérable !
Quand je le vois marcher avec les gens cossus,
J'éprouve le besoin de lui cracher dessus !
Il est si dégradé, que cet âme de fange
Se ferait un mouchoir avec des ailes d'ange,
Si les anges venaient jamais sur son chemin
Comme les passereaux picorant dans la main ;
Mais ils ne viennent pas salir leurs blanches plumes
A cette mare infecte aux puantes écumes !
Va, matérialiste aux instincts dépravés,
Alors que tu vaudras moins que les chiens crevés,
Les âmes habitant la sphère ténébreuse
N'oseront pas toucher à ton âme lépreuse !

COGNE-MOU.

La nouvelle de la détention de M. Labaume a donné un nouvel essort aux calomnies et aux petites infamies que l'on fait courir sur son compte et sur celui du *Journal de Guignol*.

Des factures ont été présentées à l'imprimerie absolument comme si l'action de se constituer prisonnier avait été le coup de la mort pour l'industrie personnelle de M. Labaume et pour le *Journal de Guignol*.

En l'absence de M. Labaume, Madame Labaume nous prie d'annoncer dans les colonnes du journal que les personnes qui croiraient à la vérité de ces bruits absurdes, n'ont qu'à présenter leurs comptes à l'imprimerie, ils y seront payés à bureau ouvert.

Le *Progrès* de mercredi 29 novembre contenait en tête de sa chronique locale, l'article suivant :

« On lit dans la *Gazette de France* :

« Un petit journal satirique de Lyon, le *Guignol*, récemment frappé d'une condamnation qu'un arrêt de la cour de cassation vient de rendre définitive, est sous le coup de deux nouveaux procès. Ils lui sont intentés pour diffamation par deux grands journaux politiques de Lyon : le *Salut public*, feuille officieuse, et le *Progrès*, feuille démocrate.

« Nous ne connaissons du *Guignol* qu'un seul numéro, le dernier, celui où il annonce les nouvelles poursuites dont il est l'objet, et ce numéro nous apprend que ce petit journal mange, lui aussi, du clercal. Cette nourriture qu'il se donne aurait dû seule peut-être lui mériter indulgence et pardon de la part du *Progrès*, « les loups, » dit le proverbe, n'ayant pas l'habitude de se manger entre eux. » Mais cette confraternité écartée, il nous semble que le *Progrès* oublie quelque peu, dans cette circonstance, les conseils qu'il a lui-même donnés maintes fois à d'autres journaux. Entre journalistes, a-t-il dit souvent, il ne doit pas y avoir d'intervention judiciaire, et l'on n'en appelle pas à la justice, lorsqu'on a une plume pour répondre et un journal pour publier la réponse. »

Le *Progrès* n'a rien oublié, et l'attitude qu'il a eue devant prendre vis-à-vis du protégé de la *Gazette de France* ne dément en aucune façon sa manière de voir : nous avons dit et nous répétons encore qu'entre journalistes il ne doit pas y avoir d'intervention judiciaire, mais nous nous refuserons toujours à considérer comme journalistes des écrivains qui, non contents de répudier la responsabilité de leurs œuvres, ne craignent pas d'exploiter les haines et les préventions passionnées du public, en transformant leurs bureaux en officine de lâchetés anonymes.

Insultés grossièrement, à l'origine, par ces bravi du petit journalisme, nous avons eu la naïveté de nous rendre en personne dans leur cénacle : on nous promet formellement de nous envoyer le lendemain le nom de l'insulteur ; ce nom, nous l'attendons encore... Edifiés dès lors par cette première expérience, nous avons dû changer de tactique vis-à-vis de nos courageux adversaires.

La tendre sympathie que la *Gazette de France*, feuille légitimiste et cléricale, a manifestée à deux reprises différentes pour cette feuille anonyme, démontre suffisamment, — ce que nous savions déjà, — que nos insulteurs n'ont rien de commun avec la démocratie pour laquelle ils n'ont jamais trouvé que des paroles perfidement injurieuses.

Si la *Gazette de France* n'a pas le courage d'avouer ces mystérieux rédacteurs pour les siens, qu'elle ne fasse pas du moins l'injure de nous les donner pour des confrères.

L. J.

Nous trouverions sans grand peine matière à deux ou trois bons procès en diffamation dans l'article qui précède, mais nous dédaignons ce genre d'exercice et nous nous contenterons de rétablir la vérité des faits tels qu'ils se sont passés.

M. Palle, rédacteur du *Progrès*, s'étant trouvé offensé du mot *résidu* qui existait dans l'article consacré par *Guignol*, à ce journal, vint accompagné de M. L. Jantet, autre rédacteur de la même feuille, demander des explications à monsieur Labaume.

Notre gérant répondit à M. Palle, que le mot *résidu* manquait de synonymes dans le dictionnaire mais que, du reste, s'il désirait une réparation quelle qu'elle fût, il priait M. Palle de vouloir bien envoyer le lendemain ses témoins au bureau du *Journal de Guignol*, où ils pourraient s'entendre avec ceux de l'auteur de l'article.

Le lendemain il ne vint naturellement personne et l'on aurait pris cette démarche pour une rodomontade sans conséquence, si le *Progrès*, n'avait, par ses insinuations sur la petite Presse, laissé supposer qu'il avait eu peine à digérer les railleries dirigées contre lui.

Devant ces attaques, M. Labaume écrivit, le 7 juillet, à M. Palle une lettre dans laquelle il lui rappelait que les amis de l'auteur de l'article attendaient toujours ceux de M. Palle et que s'il ne s'agissait pas de satisfaire à une vaine curiosité de la part de ce dernier, l'auteur de l'article se ferait connaître aussitôt après cette entrevue.

M. Palle répondit par une lettre dans laquelle il disait ne considérer cette affaire que comme un litige d'honneur entre M. Labaume et lui, « c'est à moi, dit-il en terminant, de voir quand et comment j'en prendrai réparation. »

Aujourd'hui M. Palle prend sa réparation en faisant intenter un procès au *Journal de Guignol*; il ne nous répond en aucune façon quand nous lui demandons pourquoi il n'a pas annoncé ce procès dans son journal, et il juge convenable de nous traiter de légitimistes et de cléricaux par ce que la *Gazette de France*, s'étonne de nous voir poursuivis par cette feuille démocratique.

Le *Progrès* nous appelle les protégés de la *Gazette de France*. Nous ne sommes protégés par personne, qu'on le sache bien et c'est notre impartialité soit politique soit religieuse qui nous donne une indépendance, qui fait qu'aujourd'hui la *Gazette*, nous accuse de hurler avec les loups du *Progrès*, qui riposte en nous présentant comme le confrère de la feuille parisienne.

Le *Progrès* a attendu que M. Labaume fût en prison pour raconter à sa façon les faits que nous venons de rétablir dans leur vérité; qu'il sache bien que ces anonymes, qu'il a l'air de mépriser si fort, n'ont jamais reculé devant la responsabilité de leurs articles; qu'en particulier l'auteur de l'article sur le *Progrès* n'a jamais songé à se dérober à M. Palle à qui il donnera toutes les réparations qu'il voudra.

Aujourd'hui encore, comme il y a cinq mois, deux de ses amis sont prêts à donner toutes les explications désirables aux personnes que M. Palle chargera de cette mission, et ce dernier n'a qu'à fixer l'heure et l'endroit où ces explications pourront avoir lieu.

Comme cependant on ne peut attendre éternellement, si M. Palle n'avait fait parvenir aucun avis avant lundi 4 décembre, à 4 heures, nous considérerons ses démarches et ses provocations comme des fanfaronades sans effet.

A des *engueulements* comme celui que nous citons plus haut, il n'y a qu'une réponse à faire, c'est celle-ci : si lundi nous n'avons vu personne, nous serons parfaitement fixés sur la manière de faire du rédacteur de ce journal si démocratique et si libéral, et alors nous aviserons.

Notre gérant a envoyé à M. Palle, rédacteur du *Progrès*, la lettre suivante qui a été chargée afin que M. Palle ne puisse en aucune façon prétendre n'avoir pas pris connaissance de l'article ci-dessus.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que le *Journal de Guignol*, dans son numéro du 3 décembre courant,

« renferme une réponse à l'article publié dans le « *Progrès* du 29 novembre.

« Veuillez, Monsieur, en prendre connaissance.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« Le gérant du *Journal de Guignol*,

« E. THOMAIN. »

On lit dans la *Presse* du 29 novembre :

Nous avons annoncé, en le regrettant, que le *Salut public* faisait un procès à un journal satirique, le *Guignol*. Nous annonçons, avec un regret plus vif encore, que le *Progrès*, de Lyon, intente un procès au même journal. Que répondra le *Progrès* aux observations de la *Gazette* :

Il y a peu de jours, nous défendions contre le *Progrès* le libéralisme de la *Gazette*; comment pourrions-nous aujourd'hui défendre le *Progrès*?

Vainement l'on essaiera d'établir une distinction entre les grands et les petits journaux : les uns relevant de la discussion, les articles des autres ne pouvant être décemment soumis à la discussion des gens graves. Si les petits journaux n'ont pas assez de valeur pour que l'on discute avec eux, pourquoi attachez-vous de l'importance à ce qu'ils disent? S'ils ont assez d'importance pour que l'on s'inquiète de leurs articles, répondez-leur. — Clément Duvernois.

L'*Époque*, dans son numéro du 29 novembre s'étonne comme la *Gazette de France* et la *Presse* des poursuites dont nous sommes l'objet.

Décidément, la grande presse lyonnaise tend à se faire une jolie réputation dans les journaux de Paris, leurs petits confrères les gênent, c'est évident et ils cherchent tous les moyens possibles de les faire disparaître.

Nous sommes d'autant plus fiers des sympathies que *Guignol* a fait naître dans la presse parisienne que nous ne connaissons pas un seul des rédacteurs des journaux qui nous ont défendus.

FAUSSES NOUVELLES

Les procès en diffamation pleuvent ces jours-ci et si les malheurs d'autrui pouvaient nous consoler du nôtre, nous aurions, d'après nos renseignements, des quantités de baume à mettre sur nos plaies.

M. de Bismark, qui est traité comme un chien galeux, tous les jours, dans les colonnes du *Progrès*, intente un procès à ce journal.

Mazzini, cloué au pilori par le *Salut public*, le traîne, dit-on, devant les tribunaux.

Nous déplorons sincèrement ces malheurs, et nous présentons à nos confrères nos plus sincères compliments de condoléance.

Il nous est venu aux oreilles un bruit offensant pour notre gérant en particulier et pour notre rédaction en général.

Notre honneur nous fait un devoir d'en informer nos lecteurs.

D'indignes calomniateurs avanceraient que le *Journal de Guignol* a payé les amendes, indemnités et frais de procédure auxquels il a été condamné par arrêt de la Cour impériale de Lyon, dans le procès qui lui a été intenté par M. Raphaël Félix, avec des sommes recueillies par voie de souscription.

Nous donnons ici LE PLUS FORMEL DEMEN-TI à cette calomnie, et nous mettons les imposteurs au défi de prouver leur assertion.

En même temps, et pour l'édification du public,

nous croyons devoir lui faire connaître les faits qui se sont produits lors du jugement en première instance qui nous a frappés :

Des amis personnels se sont présentés dans nos bureaux pour nous faire part de leur intention d'ouvrir des souscriptions en notre faveur; ils nous ont, en outre, annoncé qu'ils étaient certains que des listes avaient circulé dans divers établissements publics et que des sommes avaient été recueillies.

Notre dignité et le respect que nous avons pour la Loi nous ont fait repousser ces marques de sympathie, et nous avons refusé toute participation à un acte dont la spontanéité n'était pas un titre suffisant pour le justifier.

Mais un anonyme bienveillant, voulant sans doute nous mettre dans l'impossibilité de rejeter son offrande, nous a adressé par lettre une somme de six francs en timbres-poste. D'autres amis inconnus nous ont fait parvenir quelques souscriptions montant à une quarantaine de francs; c'est là le seul argent qui soit entré dans notre caisse pour le but proposé. Cette somme, que nous espérons pouvoir grossir en cas d'acquittement, sera déposée par nous au Bureau de bienfaisance du 3^e arrondissement.

Néanmoins, il se pourrait que quelques indéli-cats personnages aient profité des dispositions qui se manifestaient dans le moment pour exploiter à leur profit la sympathie publique en pratiquant un nouveau genre d'escroquerie.

Avis donc aux personnes qui auraient été dupées par le moyen que nous signalons, et à elles le droit et le devoir de démasquer les impudents fripons.

Un petit journal satirique d'Alger, le *Moqueur*, nous écrit pour nous annoncer qu'il est, lui aussi, sous le coup d'une plainte en diffamation portée contre lui par un jeune israélite de notre ville, établi à Alger.

L'article incriminé est intitulé *l'Esope lyonnais*.

Il paraît que les 1,500 francs de dommages intérêts alloués à M. Raphaël Félix ont empêché son coréligionnaire de dormir. Nous faisons des vœux bien sincères pour que le *Moqueur* soit plus heureux que le *Journal de Guignol*.

A la lutte! à la lutte!

Guignol est trop amateur de plaies et bosses, il entend trop bien à *cogner les melons* et à faire des moulins de trique sur les *pifs*, pour ne pas s'intéresser aux illustres champions qui, chaque dimanche, enlacent leurs corps vigoureux sur le tapis de l'Alcazar.

M. Rossignol-Rollin, en qui chaque lutteur trouve un père plutôt qu'un directeur, a su apporter à ce spectacle la distinction et le genre gentleman qui lui manquaient autrefois.

Avec lui, nous ne voyons pas un hercule d'occasion non moins sale que barbu, brandir une guenille sur un tréteau en vociférant d'une voix dont les alcools ont altéré la fraîcheur : — à qui le *ca-leçon*?

Non, — une affiche immense, rédigée dans un style ultra-romantique, émaillée d'épithètes retentissantes et de flatteries aimables à l'endroit des Lyonnais, se placarde deux jours avant la séance sur tous les murs de la ville, pour convier un public d'élite à la *matinée athlétique*. Il ne s'agit pas, en effet, de deux voyous se fichant une *tatouille* devant quelques cravates jaunes de connaissance. — Nous ne sommes pas dans une *baraque* mais dans une *arène*; les lutteurs ne sont pas de fiers-à-bras vulgaires, mais des *athlètes*, — ils n'ont pas de *poigne* mais des *muscles*.

Je me rappelle encore certaine représentation où M. Rossignol-Rollin produisait au public deux nouveaux lutteurs, — en disant :

Avis-Guignol.

« Messieurs, les débutants, dont je respecterais l'anonyme, sont deux honorables cordonniers qui, à l'instar des anciens Romains, — viennent le dimanche se délasser dans l'arène des travaux de la semaine. »

Car M. Rossignol-Rollin, je dois le dire, forme à lui seul un des éléments les plus attrayants du spectacle qu'il égaye par sa faconde, son entrain jovial et ses mots plaisants.

La plus agréable familiarité règne entre lui et le public. On l'interpelle, on le tutoie, on se permet des observations sur sa toilette et sa tenue qui, d'ailleurs, sont toujours irréprochables.

Prompt à la riposte, M. Rossignol se défend, répond à toutes les questions, toutes les apostrophes, et s'il n'est pas ennemi d'une plaisanterie modérée, ne laisse jamais passer sans le relever un mot grossier ou malsonnant; ah mais!

Tout à tour badin ou inspiré, gracieux ou lyrique, il sait ranimer la bonne humeur des spectateurs ou réchauffer l'enthousiasme qui faiblit; et il est rare que le public ne se montre pas docile à l'impulsion en éclatant d'un rire homérique ou en poussant des bravos frénétiques.

D'un puritanisme de quaker, et sachant porter haut le drapeau de la morale, cet aimable directeur n'a jamais laissé chiffonner dans son arène la tunique de cette vertu, ni sacrifié la pudeur à un coup intéressant.

Qui ne se souvient, en effet, de l'avoir vu, — malgré les protestations de toute la salle, — venir rattacher une ceinture qui se dénoue ou relever un caleçon qui se dérobo, en disant d'un ton solennel et convaincu :

« Messieurs, il y a des muscles qu'il importe de laisser dans l'ombre! »

Parlerons-nous maintenant de ces rudes athlètes, de ces hommes antiques, de ces fils de Titans qui marchent sous les ordres de leur illustre directeur?

Ah! ici la tâche devient difficile et le sujet délicat.

Il s'agit de choisir ses mots, de ne pas froisser l'amour-propre ni la susceptibilité de ces Messieurs; rien ne me serait désagréable comme de les avoir pour ennemis, car j'avoue, en toute humilité, que le moindre d'entre eux ne ferait qu'une bouchée de votre serviteur.

Mais, bah! M. Rossignol l'a dit, les hommes vraiment forts sont au-dessus des petites passions qui nous agitent — et je peux continuer sans crainte.

M. Lacroix, dit *Va-de-bon-cœur*, est la colonne de résistance de la troupe: lutteur consommé et rompu à toutes les feintes, c'est lui qu'on oppose d'ordinaire aux présomptueux qui espèrent triompher facilement des premiers athlètes du monde, — à voir sa large carrure, ses membres trapus et son attitude grave, on se dit naturellement: — c'est le calme dans la force!

Moins dédaigneux de l'art de plaire, M. Béranger sait unir la grâce à la vigueur, l'élégance à la solidité; qu'il soulève d'un bras nerveux quatre poids de 20 kilogrammes, ou qu'il enlève son adversaire par la nuque, le sourire n'abandonne jamais ses lèvres; c'est Hercule aux pieds d'Omphale.

M. Alfred, le *joli modèle parisien*, supplée à une puissance musculaire moins grande que celle de ses camarades, par une adresse peu commune. — Habile à diriger sa chute, il tombe presque toujours sur la tête ou sur les pieds, — mais rarement sur les épaules qui semblent fuir le tapis.

Enfin, MM. Richoux et Marseille, celui-ci le *Lion de la Palud*, celui-là, l'*Hercule du Bugey*, complètent cet ensemble titanesque. — Doués d'une ardeur égale, on voit ces lutteurs infatigables bondir comme des panthères dans les jungles — (car il n'y a pas plus de panthères sans jungles que de jungles sans panthères), s'enlacer dans des étreintes de fer, et se secouer mutuellement la tête avec une émulation digne d'éloges. — C'est à se demander comment elle tient encore, — leur tête.

En résumé, si les luttes de M. Rossignol-Rollin ne forment ni l'esprit ni le cœur, c'est un assez bon moyen de tuer les heures interminables du dimanche, — après la lecture du *Journal de Guignol*, — s'entend.

WILHELM GIRL.

Le Négociant de notre ville qui, dans son cabinet, se permet d'incriminer le *Journal de Guignol*, de désirer sa mort et de dire pis que pendre des gens qui y écrivent, est prié de fermer un peu mieux sa porte quand il se livre à ce genre d'exercices; les amis de Guignol l'entendent, et la vaillante marionnette sait tout ce qui se passe chez ce gredin-là.

Petit drole, il vaut cent mille fois mieux ne pas aller à la messe que de s'y rendre afin de pincer les dames qui sont à côté de vous. Guignol vous connaît et a l'œil sur vous; ainsi prenez garde.

Le jeune Jobard qui va partout se plaignant depuis six mois d'un lumbago chronique, est prié de se procurer un flacon d'huile de marron d'Inde ou de passer au bureau du journal y recevoir une forte décoction de coups de trique.

Le second moyen nous paraît d'une efficacité bien supérieure à celle du premier.

THÉÂTRES.

Théâtre-impérial. — Lorsque M. Dulaurens vint débiter à Lyon en chantant à pleine voix le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*, je me rappelle que sa petite taille et ses dehors un peu frêles m'inspirèrent la réflexion suivante: Voilà, me dis-je, un débutant qui lâche tout ce qu'il a dans la poitrine. — Habitué à chanter à Paris tous les quinze jours, il ne résistera pas trois mois au rude service d'un opéra de province.

On voit que je me trompais gravement; sous une apparence fragile, M. Dulaurens cache des poumons infatigables et un larynx qui défie les enrrouements; — depuis trois ans, il chante régulièrement deux fois par semaine, et on l'a vu rarement faire changer le spectacle pour cause d'indisposition.

C'est donc à cet égard un pensionnaire précieux pour un directeur; mais ce ne serait pas suffisant au point de vue de l'art, et, Dieu merci, notre ténor a d'autres qualités que celle de se bien porter, et il mérite mieux qu'un prix de santé.

La voix de M. Dulaurens, sans aborder les cimes ardues de l'ut de poitrine, a une étendue assez grande pour suffire à tous les rôles du répertoire. Son timbre vibrant et métallique convient admirablement aux morceaux de bravoure, — mais par cela même il manque parfois de douceur et de velouté dans l'andante et la romance, ou du moins faut-il tout l'art du chanteur pour dissimuler un peu de sécheresse.

Car M. Dulaurens sait chanter, n'en déplaise à quelques critiques parisiens qui ne peuvent s'expliquer le succès d'un artiste à Lyon sans lui accoler l'épithète de *brailard*. Il sait chanter, je le répète, et son talent est de meilleur aloi que celui de certaines célébrités trop vantées dont la réputation a été faite à coups de réclames officieuses.

Élevé à l'école de Duprez, son style est large, sa phrase nette et correcte. Quand il interprète un opéra, on a au moins la satisfaction d'entendre une œuvre sue et consciencieusement étudiée.

Et ce n'est pas là, croyez le bien, un mérite commun: — il est grand, en effet, le nombre des ténors qui s'en vont en guerre, emportant pour bagage musical quelques soli et quelques morceaux saillants qu'on lui a rabachés et serinés; — semblables à ces musiciens ambulants qui râclent machinalement une valse sur leur violon démantelé ou pincant sur une harpe d'occasion la marche de Garibaldi.

Sortez-les de là, ils ne savent plus rien.

M. Dulaurens a donc, je le redis, le rare mérite d'avoir travaillé, d'avoir appris et de savoir.

Mieux que chanteur, il est musicien.

Ce n'est certainement pas sans étudier qu'il a pu adoucir assez la dureté native de son organe pour chanter avec une perfection presque irréprochable la cavatine du *Sommeil de la Muette*, et qu'il a pu plier sa voix rebelle, — par sa force même, aux vocalises périlleuses du premier acte du *Barbier de Séville*. — On doit se rappeler en effet que certain soir il a troqué le pourpoint bleu d'Arnold contre la veste de velours d'Almaviva.

Maintenant, est-ce à dire que M. Dulaurens atteigne le *desideratum* et réalise le rêve des dilettanti?

Non certainement: au milieu de ses nombreuses qualités, on trouve quelques défauts: il ferait bien, par exemple, de se défendre de certains effets forcés et de certains éclats de voix, fils d'une ardeur aussi louable qu'exagérée qui étonnent plus qu'ils ne charment.

Mais, en résumé, M. Dulaurens est sans contredit le ténor le plus complet que nous ayons eu à Lyon depuis longues années, — comme chanteur bien entendu.

Le comédien ne mérite pas les mêmes éloges. Désireux de faire oublier sa petite taille, il s'est voué à une exubérance de gesticulations et à une agitation perpétuelle qui deviennent fatigantes. — Il faut qu'il oublie qu'à force de vouloir dramatiser les situations on finit par les rendre comiques.

Il ne me reste plus guère de place pour parler de la reprise de *Rigoletto*.

M. Méric, dont la voix manque un peu d'ampleur, au troisième acte a su développer son excellente qualité de chanteur.

Mme Sallard n'est certainement pas à la hauteur des éloges que lui a libéralement décernés M. Perrin, critique influent du journal le *Salut public*; mais du moins elle a démontré qu'elle ne méritait pas les reproches de froideur qui lui ont été adressés, en mettant dans son rôle beaucoup de feu et de passion, — trop parfois, — puisqu'à deux reprises son ardeur a failli la faire partir avant la mesure. Ce n'est là, du reste, que l'exagération d'une qualité.

M. Dulaurens, à qui je reviens, a été éreinté par le susdit M. Perrin et porté aux nues par la critique du *Courrier de Lyon*, à propos de l'air final: *Comme la plume au vent*.

Il faut chanter *forte* a dit celui-là.

Il faut chanter *piano* a répliqué celui-ci.

La vérité se trouve, comme toujours, entre ces deux opinions quelque peu contradictoires.

Le duc de Mantoue qui, en attendant une fille, vient dire sa façon de penser sur le sexe aimable, — n'a pas plus à la crier à tue-tête qu'à la soupirer *amoroso*.

Cela doit être chanté avec sans-gêne, d'un ton dégagé et d'un air légèrement *canaille*.

Cercle musical. — Les Lyonnais vont avoir à leur tour le bonheur de voir dévoiler les mystères de l'armoire des frères Davenport. Il serait superflu ici de faire l'éloge de M. de Caston, qui n'est pas seulement un incomparable prestidigitateur, mais encore un homme du monde instruit et qui écrit ma foi d'une façon fort élégante.

La salle du Cercle musical sera certainement trop petite pour contenir les nombreux visiteurs qui voudront assister à ces curieuses expériences dont la première a lieu samedi 2 décembre.

Aujourd'hui dimanche, à 7 heures du soir, Mlle Fanny Laville, élève de M. Joseph Luigini, donne un Concert dans la salle du Cercle musical, avec le concours de plusieurs artistes distingués de notre ville, la fanfare du 2^e arrondissement et l'Harmonie gauloise.

On ne saurait trop encourager le talent qui cherche à se produire; nous souhaitons donc à la jeune artiste bonne chance, bonne recette et chaleureux applaudissements.

Tout cela peut très bien marcher ensemble.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Perduboulou. — Hic, hac, hoc est un peu trop parisien pour les gones de Lyon. Ne pourrais-tu pas trouver quelque chose de plus local et d'aussi bien fait.

Colombinette. — Tes procureuses sont bien jolies, mais la peinture un peu trop vive. Ne pourrais-tu les retoucher en baissant d'un demi-ton? — Merci quand même et réponds vite.

Frappard. — Le nom naturellement et ensuite on verra. Sois tranquille, la lettre est prise en considération.

Simplet. — Rassure-toi, le patois vivra toujours. Quant à nos confrères, s'ils sont morts, c'est qu'ils ne pouvaient plus vivre: contente-toi de cette réponse digne de M. de Lapalisse, on ne peut en dire davantage.

Troussevauche. — Allons donc! une satisfaction comme celle que tu nous proposes ne nous suffirait pas. Nous te promettons mieux.

Tratiedur. — Rassure-toi, il n'est pas de nos amis et ne peut en être. Il passera un jour ou l'autre mais avec quelques corrections.

Aux trois Fleuristes qui nous ont envoyé une couronne de lauriers. — Merci, Mesdemoiselles, votre envoi nous console de nos déboires, en nous montrant que bien que tous les coquins de la ville orient contre lui, le *Journal de Guignol* peut faire un peu de bien.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5